

INCERTAIN

Poésie

REGARD

Incertain Regard a 15 ans !

De la résistance au monde... à la confrontation à soi



GÉRARD CARTIER, CLAIRE CRITON,
TAHA MUHAMMAD ALI, JEAN-FRANÇOIS MATHÉ, IRÈNE DUBŒUF,
HERVÉ MARTIN, EMMANUEL HIRIART, JEAN-PAUL GAVARD-PERRET,
CÉCILE GUIVARCH, LYDIA PADELLEC,
HENRI CHEVIGNARD, RODRIGUE LAVALLÉ, THOMAS PONTILLO,
OLIVIER LE LOHÉ

Numéro SIX - Décembre 2012

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997
Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : <http://www.incertainregard.fr>

Courriel : incertainregard@wanadoo.fr

Parution numérique semestrielle.

Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de:
Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret .

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes au format numérique txt ou doc dans un seul fichier.

Sommaire du numéro SIX - Décembre 2012 -

- ◆ Claire Criton - *Portrait masculin* (Quatre toiles acrylique et enduit, format 40×40)

- Autres *Portraits masculins* en pages 15, 60, 69

- ◆ Éditorial: Incertain Regard a 15 ans!
- ◆ Poèmes et textes de :
- ◆ Bio-bibliographie des auteurs

Gérard Cartier p 4

Taha Muhammad Ali p 12

Jean-François Mathé p 16

Irène Dubœuf p 19

Hervé Martin p 24

Emmanuel Hiriart p 32

Jean-Paul Gavard-Perret p 42

Cécile Guivarch p 47

Lydia Padellec p 53

Henri Chevignard p 58

Rodrigue Lavallé p 61

Thomas Pontillo p 66

Olivier Le Lohé p 70

- ◆ Quatre vers de Ricardo Reis extraits du livre *Poèmes païens* de Fernando Pessoa

La peintre Claire Criton

La vie n'en finit jamais de se métamorphoser dans l'unité de l'enveloppe charnelle. Joies et peines, angoisse et plaisir, sensualité et souffrance narguent les couleurs de la mort, comme le scalpel du chirurgien et le couteau du peintre. Chute de l'homme dans la matière, le corps est un espace de résistance et de grands combats, qui fait prendre conscience de l'essence de tout ce qui vit.

Médecin ou peintre, la même interrogation subsiste : comment repousser chaque jour la maladie et la mort inéluctable ? Comment percer la part d'énigme d'un corps vécu, éprouvé, souffrant, génératrice de l'angoisse humaine fondamentale, celle du néant à venir.

Point de coupure entre le corps anatomique de la Médecine et le corps nu, modèle de l'artiste. Ils ne forment qu'une seule substance, offerte aux regards à la recherche de signifiants, de réponses, et génératrice de son cortège d'interrogations. Union intime entre matière et vie, la nudité s'offre, mais ne se révèle pas aux premiers regards. Il faut la scruter, la disséquer, la malmenier avec un seul but au bout du labyrinthe de ses métamorphoses : l'apaisement pour autrui et pour soi-même.

Chacun ses armes et ses instruments pour prolonger le regard et la main et plonger au cœur du mystère humain et de ses remaniements. Mais jamais de victoire ni de satisfaction totale au bout de la quête, seulement un apaisement fugace mêlé de doutes, la certitude qu'il faudra reprendre sans cesse la lutte à la recherche de la vérité qui ne se livre jamais totalement.

Mais quelle jubilation parfois à saisir les courbes, les cassures, les arêtes et les cicatrices de la chair, de les faire siennes l'espace d'un instant pour mieux les restituer et retarder le moment du non-retour.

La chair dans sa nudité est une étrange masse vibrante, fascinante, palpitante, palette d'émotions, de souffrances et de joies, illusion de vie, présence précédant la disparition ultime ou l'improbable renaissance.

L'homme de l'art ainsi que l'artiste doivent accepter l'idée d'appréhender le corps pour mieux le laisser s'échapper ensuite. Ils savent qu'il faut sans cesse bousculer son regard pour dénoncer la vie et la mort, pour affronter la peur de ce qui nous dépasse.

Le site de Claire Criton <http://claire-criton.fr>

Incertain Regard a 15 ans !

Voici 15 ans la revue Incertain Regard naissait d'un désir de partager une passion de poésie. Quinze ans également qu'elle est sur internet où la revue fut reproduite simultanément à la parution papier de 1997 à 2002. Depuis le site a été pérennisé en laissant un libre accès aux archives des treize numéros parus. Puis un blog-note de lecture a vu le jour et en fin 2009, la revue a repris sa parution avec cette version numérique. Durant cette période la revue a édité plusieurs poètes « invités » comme Philippe Jaccottet, Lionel Ray, Jean Pérol, Jacques Dupin, Paul-Louis Rossi, Marie-Claire Bancquart ou Guy Goffette. Dans les pages leurs poèmes côtoyèrent ceux d'Isabelle Guigou, de Bernard Grasset, de Romain Fustier, de Rémi Faye, de Valérie Meyer, d'Hervé Chesnais... Ou ceux d'autres poètes encore restés discrets au fil des ans mais que j'ai aimé découvrir : Laurence Lamiable, Jérôme Habrant, Louis-Marie Roussiès, Vincent Labrot, Michel Gerbal... Sans oublier les présences d'Emmanuel Hiriart, de Jean-Paul Gavard-Perret, de Louis Delorme, de Lydia Padellec, de Gérard Paris ou de Martine Morillon-Carreau qui collaborèrent ponctuellement ou de façon assidue à la revue. Pour marquer cet anniversaire, on retrouvera dans les pages centrales de ce numéro des textes de certains de ces poètes proches d'Incertain Regard, ainsi que des couvertures de la revue qui présentait alors un poème à sa une.

À découvrir dans ce numéro une suite de poèmes de Gérard Cartier extraits du *Voyage de Bougainville* ; le poète palestinien Taha Muhammad Ali, disparu en 2011, avec deux poèmes de son livre *Une migration sans fin*, et d'autres voix encore: Jean-François Mathé, Irène Dubœuf, Cécile Guivarch... ainsi que la peintre Claire Criton avec les quatre portraits masculins qu'elle nous propose. Un visage ébaubi d'effroi qui nous fixe les yeux, nous questionne en page de couverture, puis s'esquive au fil des pages dans une rotation de la tête suggérée par deux autres portraits, avant qu'il n'impose son profil apaisé à notre regard. Est-ce un mauvais rêve que cet homme aurait fait? Ces portraits de Claire Criton nous interpellent, imposent leur force à celui ou à celles qui les regardent, les interrogent à leurs tours. Comme un signe d'humanité, le visage, avec des portraits en couverture accompagne chacun des numéros de la revue comme autrefois un poème. Des visages, pour rappeler la prééminence de l'homme et son humanité. Rarement apaisés, au fil des précédents numéros, ces portraits viennent souligner une difficulté de vivre, intrinsèque à l'homme mais causée aussi par une société qui sépare et cloisonne les êtres souvent à leurs détriments et au profit de systèmes dont la maîtrise échappe. Vivre est une lutte incessante. Contre soi, contre la fatalité, contre le monde! Seul ou en foule l'être demeure face à lui avec ses doutes, ses désirs et ses peurs.

Après trois années et six numéros, renonçant à l'ordre alphabétique qui laissait liberté au lecteur, la présentation du sommaire a été quelque peu modifiée. Je songe aussi à une nouvelle maquette pour de prochains numéros. Envoyez vos poèmes, je réponds à tous les courriels mais nous ne motivons pas nos choix comme il nous est parfois demandé, ce n'est pas la vocation d'un comité de lecture. Il choisit seulement dans un ensemble de propositions qui lui parviennent, les textes où il décèle telle ou telle autre qualité qui lui fait écho.

Bonne découverte!

Hervé Martin

GÉRARD CARTIER

LE VOYAGE DE BOUGAINVILLE

1. Histoire Naturelle

(Extraits)

.Mers.

La vie est ailleurs motto du sagittaire
Trop indolent hélas Jamais je n'aurais embarqué
Sur une nef de cuir enduite de beurre
Pour tenter dans des mers innommées l'*ultime*
Thulé Paradis des oiseaux et des saints
Jamais sur les pas de mon mentor vagué
Théodolite en main sur une autre *Boudeuse*
Pour cartographier la terre affligée et le soir
Sur le tillac contempler la mer originelle
Perse bronze mordorée
Miroir des âges fortunés où percent
Les étoiles qui tourmentent les 60^e
Ou bouillonnante sous les alizés vipérine
Atelier des désastres Trop lâche hélas
Couché sur le coude l'âme flottante
Une barque étroite À courir dans les registres
Les océans aventureux Tribus d'orques
Et îles d'oiseaux Sans échapper à ma vie
Mais comme aux saints l'idée du paradis
Aux pensifs suffit le livre du monde

.Roches.

Les passions ont fui Mais rien qui en secret
N'ébranle le cœur Faveur de l'âge Dans tout
Un peu de moi s'émeut Une craie d'écolier
Et m'aspire aussitôt le gouffre des années
Chantier de Sangatte L'eau saumâtre qui suinte
Et l'odeur du gazole Royaume érébéen
Que l'abbé Delille a oublié de célébrer
Roches et machines dont une main adroite
Aurait composé d'impeccables vers français
La craie du Boulonnais et l'argile du Gault
Le tunnelier halète pompes et pistons les pics
Déchirent le Crétacé la mer s'infiltré
Moiteur suffocante Et tandis qu'à Sarajevo
La lourde roue de l'Histoire broyait les utopies
Je jubilais casqué deux cents pieds sous la mer
Parmi les ingénieurs de Bonaparte Un fossile
Sous la loupe L'âge m'a jeté dans les arbres
Prunes qui chevelu oiseaux aux jumelles
Mais rien qui ne reste mien autant que les grives
La craie et la tresse de l'ammonite

.Collines.

Six étages de ciment dans l'après-guerre
Au loin des tertres Grandes serres fraîches
Frémissant d'eaux et d'herbes sous les vents sagaies
L'enfance du monde flottait entre deux clous
Sur les rangs de pupitres de Sidi-Brahim
PLANCHES ROSSIGNOL Fenaisons et vendanges
On ne se lasse pas Emporté dans les collines
Au-dessus des cartes de géographies
Mares peuplées de demoiselles Pampres surets
Aux espaliers de plein vent Butin de la caille
Et du renard *Du temps que tous parlaient...*
Et des prairies folles qui essaient sous le pied
Où s'abandonner le pouce dans un livre
Dérivant sur le dos au milieu des nuages
À rêver l'avenir le voici à présent
Le regard en arrière se fuir encore
D'anciens bonheurs peut-être imaginaires
Qu'on transcrit à la hâte avant tout ne meure
Pour les manuels de Cours Élémentaire
Du XXII^e siècle

.Fleurs et lichens.

Ces fleurs légères qui démentent le nord
Fécondées par l'orage et les vents de sel
Une brève saison entre deux longues neiges
Camarine Angélique Flouve odorante
Leur nom suffit toute la lande s'offre
Au vent vibrante Cent couleurs mêlées Oseille
Renoncule Herbes de cent façons déguisées
À désespérer Linné et les vers de Commère
Mes planches sous le bras j'herborise en paroles
Parcourant sans me lasser l'échelle
Des classifications Restituant à toutes
Leurs vertus singulières baumes et poisons
Guérir la folie et conjurer le sort
Silène Alchémille Armérie maritime
Et de minuscules collections de lichens
Argentant les rochers infimes forêts
Nées avant l'homme et l'insecte qui peut-être
Après eux dureront flore d'ermite rien
Qui offusque la pensée vie élémentaire
À quoi sans effort s'accorder

.Arbres.

Sapins pruniers du pape étagés sous le vent
Non l'enclos rigoureux de La Quintinie
Mais un désordre ombreux Chartreuse naine
Le temple aux frais piliers enfoui dans les limbes
Où nous courions enfants après l'encens latin
Chétifs aventuriers armés de chasse-mouches
Sur les traces de Buck London soulevant
La fauve odeur du *Wild* Troncs lacérés
Ongles puissants dans la terre épouvantée Parfois
Froissant le suaire du crépuscule une aile lourde
À nous suffoquer Et dans les plis des monts
L'épicéagil géant veuf que douze ligués
Peinaient à embrasser geignant entre nos bras
Et me voici après cinquante ans
Homme des bois à l'égal des sauvages
À couvrir de rameaux mon Monomotapa
Pins érables fayards désert si touffu qu'à peine
S'y risque l'été Où suspendu dans les branches
Je vis d'oraisons comme les mouches La clarté
Moins pique l'esprit que l'ombre

.Insectes.

Mieux que les nombres pour scander les siècles
Ces compagnons discrets de nos passions
L'abeille aux âges d'or Aux époques purgatives
La rosalie des Alpes sœur ascétique
Qui les yeux dressés médite solitaire
En robe sacerdotale au milieu des forêts
Le temps court Les diables dansent sur les san-benito
Et s'affaire obscurément dans l'éclat des bûchers
Le charbonnier aux pinces d'acier Jusqu'à ces sectes
Qui non de ciel se nourrissent ni de cendres
Mais de l'homme Grouillant dans les triples châlits
Perfides *pidocchi* de Primo Levi
Charitables pourtant à vous sucer le sang
Et vous faire encore au milieu des charniers
Éprouver la vie Quant à nous indigents
Oublieux de l'enfer comme du paradis
Un être à notre image avide et inconstant
Qui vagabonde sur les pages ou immobile
La tête à l'envers philosophe dans l'ombre
Sans voir venir l'hiver

.Oiseaux.

Aux peintres ces êtres exorbitants
Ibis toucans neveux aux lèvres cornées
Des ogres antédiluviens À eux l'aigrette folle
Du kakatoès voltigeant dans les filaos
Je rêve une forme plus parfaite ciel
Et chant défiant la gravité un mot ailé
Que soutient sa vitesse *Trit i-it trit...*
Comme dans l'écriture automatique Buffon
Qui inventa l'oiseau pourquoi lui donna-t-il
Bréchet et jabot deux ailes suffisaient
Greffées sur un bec comme aux *putti* romains
Je les suis dans l'air instable libres
Fantasques épelant une langue perdue
Et mieux que nous peut-être l'âme dilatée
Approchant dans un cri leur désir
Mais chaque créature a sa place marquée
Au peuple du chant les vents mobiles
Et la terre inerte à qui ne sait se suffire
Où former d'encre de pigments broyés
Pour se fuir de légers simulacres

.Hommes.

Cinq étages sous terre Front bas pied glissant
Labyrinthe de caves Des spectres sur les murs
Au charbon de bois L'esprit court à sa fin
Une ampoule parfois dans la nuit primitive
Musée du genre humain dix siècles entassés
Tous les os en vrac sans souci du rang
Ni de la nomenclature tibias humérus
Et des crânes luisants les luxurieux
Avec les tempérants Et parmi tant d'anonymes
L'illustre sociétaire Dans l'ivoire un peu
Des humeurs incrustées qui l'échauffaient jadis
Frêles fossiles d'où demain notre art peut-être
Saura le réveiller À quoi bon il est en nous
Plus vif que sur les planches du Palais-Royal
Une poire à la main au milieu des bougies
Clysterium donare raillant fiévreusement
La mort qui le saigne plus acerbe
Agaçant le singe barbouillé de latin
Qui vacille au sommet de l'arbre des espèces
HOMO POQUELINI

TAHA MUHAMMAD ALI

BRINDILLES

Ni la musique,
Ni la renommée, ni la fortune,
Ni même la poésie
Ne peuvent me consoler
De la brièveté de la vie
Du fait que la pièce du *roi Lear*
Ne compte que quatre-vingts pages
Et de l'idée qu'on pourrait engendrer
Un fils rebelle.

Grand est
Mon amour pour toi!
Quant à moi, toi et les autres
Nous sommes probablement des gens très ordinaires.

Mon poème
Va au-delà de la poésie
Car tu vis
Au-delà du royaume des femmes!

Ainsi
Il m'a fallu
Soixante ans
Pour savoir
Que l'eau est la meilleure des boissons,
Que le pain est le mets le plus délicieux
Que tout art n'a de valeur réelle
Que s'il réjouit
Le cœur de l'homme.

Après notre mort,
Après l'ultime battement de paupière du cœur
Sur tout ce qu'on a fait
Tout ce qu'on a souhaité
Tout ce qu'on a rêvé
Désiré
Ou senti,
La haine sera
La première chose en nous
Qui pourrira.

1989– 1991

Poème traduit de l'arabe (Palestine) par Antoine Jockey.
©The Estate of Taha Muhammad Ali, 2006.
©Galaade Éditions, 2012, pour la traduction française.

FELLAH

Paysan,
Fils de paysan:
J'ai la naïveté d'une mère
Et la ruse du poissonnier.
Je n'arrêterai pas de moudre
Tant que dans mon moulin
Il y aura une poignée de graines
Et je ne cesserai pas de cultiver la terre
Tant qu'il restera dans mon sac
Des graines que ma main pourra semer

25.06.2000

Poème traduit de l'arabe (Palestine) par Antoine Jockey.
©The Estate of Taha Muhammad Ali, 2006.
©Galaade Éditions, 2012, pour la traduction française.



Claire Criton

JEAN-FRANÇOIS MATHÉ

Quand le vin cesse de chanter,
je m'en retourne à la maison
par des chemins de déraison
que ses chansons ont inventés.

Dès que la porte est refermée,
je ne sais, de lune ou de lampe,
quelle lumière sur mes tempes
vient déposer de quoi rêver.

Je trouve la pluie dans la chambre.
Elle veut s'endormir en moi
goutte après goutte, loin du froid
où nous avons marché ensemble.

Quand elle dort de mon sommeil,
je pleure un peu de son chagrin :
à l'aube il n'en restera rien
qui puisse empêcher le soleil.

D'ici, déjà, on voit demain
tant cette nuit est transparente :
ses ombres désarmées consentent
à dévoiler tous les chemins.

Peut-on dépasser la vie lente,
pour être avant elle au matin
le premier à avoir atteint
la neuve lumière en attente ?

On y laverait draps et rêves
et ce que le temps a laissé
devenir en nous du passé.
Dans l'aube où une vie s'achève

surgirait l'autre à commencer.

Il y eut des étoiles
et la mort dedans
pour nous éclairer.

J'ai fini la nuit
par l'ongle d'un rêve
qui a laissé trace à mon front.

Tout s'est ouvert
comme une armoire
sur des vêtements poignardés
qu'un jour il faudra bien porter,
avec une lame enfoncée
de l'étoffe à la chair
et de la chair à l'âme.

.

IRÈNE DUBŒUF

Triptyque de l'aube

(*extraits*)

Du fond de la nuit j'appelle l'aube
ou est-ce l'aube qui m'appelle
dans l'obscurité bleue qui lentement faiblit ?

*

Blanche oréade adossée à la nuit
l'aube boit des étoiles
dans l'attente du jour
ébauche incertaine et frileuse promesse
d'un soir aux doigts de flammes.

L'aube ne présage en rien de la beauté du jour.

*

Une lueur confuse s'empare de la terre.
Une hypothèse
dans les marges du ciel.

J'écarte le silence : à trop vouloir l'entendre
l'oreille s'habitue à sa voix.
Rare est le silence qui ne soit habité.

Des oiseaux impatients se disputent le jour.
Toute crainte s'envole
dans un battement d'aile.

L'aube a la voix de l'oiseau.

*

[...]

L'aube était déjà rouge et saignait sur les toits.
L'été finissait.
Dans l'oblique lueur

il est tombé

sans bruit
comme un rayon de lune étranger à la nuit.

*

Écrire sur la page vierge du jour
ce qui n'est plus que dans nos mémoires.

Écrire en équilibre
dans le lent effacement de la nuit
comme un danseur de corde
suspendu aux nuages.

*

[...]

À l'angle d'un souvenir
il y a ce vieux mur ébranlé par le temps.
Il nous accompagnait jusqu'à la dernière dune
celle ouverte à la voix rugueuse
de l'Océan.

Île blanche
ta vie se cache
derrière la nudité pudique des murs
écluses au regard
jusqu'à la ligne mouvante des sables.

Au bout de la rue
la maison.
Des volets sans couleur
une porte sans nom.
Cortège
ce lent balancement des roses.
La mer et le soleil s'unissent à fleur de terre
dans des noces de sel.

Bonheur léger
comme un battement d'ailes
un rêve de sable emporté par le vent.

Enlisé dans l'attente
un navire solitaire
défie le vide et l'évidence
sur le tapis vert d'un jeu inconscient.

La mer s'est absentée
laissant sur les rochers
s'épanouir l'algue tueuse
dans le rire glauque du néant.

Sur l'île blanche à la dérive
l'homme s'imprime couleur de sang.

Vertige du ressac.
Les paroles vont et viennent
lavées de tout soupçon.

Que peut le poète
sinon tremper sa plume
dans l'encre souillée des naufrages ?

[...]

*

[...]

Il y a cette ville aux horizons de pierre
où des soleils se lèvent au pied des cathédrales

quand la nuit
en bas noirs
piétine les trottoirs

que les bruits se retirent
et cèdent aux pavés l'écho des solitudes.

L'élégance d'un jardin
avec de hautes grilles
où les bancs alignés vont par deux
dos à dos

et les amours par trois
courbés sous l'impatience des fleurs.

Un jardin de lumière
de bruissements, de lignes d'ombre
où la houle et le vent
poussent les grands voiliers
d'hommes-enfants cernés de reines
au regard blanc.

Entre nous, tant d'invisible
et cette vaste respiration
monumentale.

Derrière les volets clos
un peu de jour se mélange à la nuit

un clin d'œil
prompt à embraser
nos vies de papier.

[...]

*

Incertain Regard a 15 ans !



INCERTAIN REGARD

Poésie / hiver 97/98:
Philippe JACCOTTET / De la poésie.../ Des poèmes / Informations

UN POÈTE

L'IGNORANT

Plus je vieillis et plus je crois en ignorance,
plus j'ai vécu, moins je possède et moins je règne.
Tout ce que j'ai, c'est un espace tour à tour
enneigé ou brillant, mais jamais habité.
Où est le donateur, le guide, le gardien?
Je me tiens dans ma chambre et d'abord je me tais
(le silence entre en serviteur mettre un peu d'ordre),
et j'attends qu'un à un les mensonges s'écartent :
que reste-t-il? que reste-t-il à ce mourant
qui l'empêche si bien de mourir? Quelle force
le fait encor parler entre ses quatre murs?
Pourrais-je le savoir, moi l'ignare et l'inquiet?
Mais je l'entends vraiment qui parle, et sa parole
pénètre avec le jour, encore que bien vague :

"Comme le feu, l'amour n'établit sa clarté
que sur la faute et la beauté des bois en cendres..."

Philippe JACCOTTET. In L'Ignorant .
©Editions GALLIMARD

Autrefois,
moi l'effrayé, l'ignorant, vivant à peine
me couvrant d'images les yeux,
j'ai prétendu guider mourants et morts.

Moi, poète abrité,
épargné, souffrant à peine,
aller tracer des routes jusque-là!

A présent, lampe soufflée,
main plus errante, qui tremble,
je recommence lentement dans l'air.

Philippe JACCOTTET. In A la lumière d'hiver.
©Editions GALLIMARD

Philippe JACCOTTET

PHILIPPE JACCOTTET est un poète
contemporain, né en Suisse et vivant en France.
Il est également traducteur de Rilke, Hölderlin,
Musil et Ungaretti.
Ces poèmes sont extraits de " Poésie 1946-
1967 " et de " A la Lumière d'hiver " édités aux
éditions Gallimard dans la collection
Poésie/Gallimard. Je remercie Philippe Jaccottet,
Catherine Fajour et les éditions Gallimard qui
ont autorisé et permis la publication de ces trois
poèmes.

LA VOIX

Qui chante là quand toute voix se tait ? Qui chante
avec cette voix sourde et pure un si beau chant ?
Serait-ce hors de la ville, à Robinson, dans un
jardin couvert de neige ? Ou est-ce là tout près,
quelqu'un qui ne se doutait pas qu'on l'écoutât ?
Ne soyons pas impatients de le savoir
puisque le jour n'est pas autrement précédé
par l'invisible oiseau. Mais faisons seulement
silence. Une voix monte, et comme un vent de mars
aux bois vieillis porte leur force, elle nous vient
sans larmes, souriant plutôt devant la mort?
Qui chantait là quand notre lampe s'est éteinte ?
Nul ne le sait. Mais seul peut entendre le cœur
qui ne cherche la possession ni la victoire.

Philippe JACCOTTET . In L'Ignorant .
©Editions GALLIMARD

"Je sais maintenant que je ne possède rien " (Quatrième poème de L'EFFRAIE)

Il est des vers dont chacun devrait se souvenir et à partir desquels espérer serait à nouveau possible. Ouvrez "Poésie 1946- 1967 " et entrez dans la demeure. Un souffle léger vous éveille, un parfum dont vous ne pouvez définir la fragrance embaume et — quelque chose — atteint ce que vous êtes. Le sourire rattrape votre visage et vous appelle au monde.

(Suite page 4)

Hiver 97 / 98 — Le premier numéro d'Incertain Regard paraît. Au sommaire, Philippe Jaccottet avec trois poèmes dont L'ignorant qui ouvre la voie et donnera la tonalité de la revue...

HERVÉ MARTIN

Comme au vrai du visage

(extraits)

En tous peuples du monde
l'enfant porte en lui
mieux qu'un rêve
Commune
notre destinée vive

Écrire
Dans la langue
tenir vers un cap
l'enfance toujours réanimée
- ce poème - en témoin
d'où je trace chemin
prends appui
et la force en besoin
sans jamais désarmer
ni trahir l'enfant

Je m'adosse à des mots
Érige un territoire
d'où repartir sans cesse
Bâtir des pages en roc
Et d'abord cette île
construite sur l'informe
ce poème

Avec des mots
matière verbes
dans la langue construire
Pas des remparts
mais des socles
des avancées
Pédicules où je prendrai
dans le souffle
appui

Terre glaise grave
mots matière
pour assécher
assourdir le sol
Cette assise d'où désormais
je fourbirai
mes actes

Creuser au tréfonds
où captive
la mémoire jaillit
en harmoniques
dans le souffle
et le son
de ta voix

À Roland Nadaus

Rameuter
du pays de l'enfance
cette ardeur
qui demeure dans l'être
assoupie
Les rêves
ne meurent jamais
et l'enfant en nous
veille



...Dans un format A4 de quelques pages les numéros se succèdent au rythme des saisons. À partir du numéro 6 chaque numéro est livré dans un format A5 agrafé qui passera d'une publication de quelques feuillets à une cinquantaine de pages...

EMMANUEL HIRIART

Je fais l'oiseau

Parmi vous je ferai
L'oiseau comme
Les oiseaux me l'ont appris

J'écirai sur le ciel
Je ponctuerai les arbres

Je volerai
L'éternité

Chaque jour
La tête en bas
Je mangerai
Mon poids d'insectes
Sous les feuilles

Le jour de sa mort
Me dis-tu
Tu as vu l'effraie
En plein jour
Comme ce matin
Lorsque la dame des nuits
A traversé le ciel.

Nommer l'oiseau
Pour l'inviter
À nous rejoindre
Dans le souffle très lent
D'un jour plus fécond que le temps

Je suis l'aile ouverte
Du vautour

La chaleur de la pierre

Et l'air
Où leurs rêves
Se rencontrent

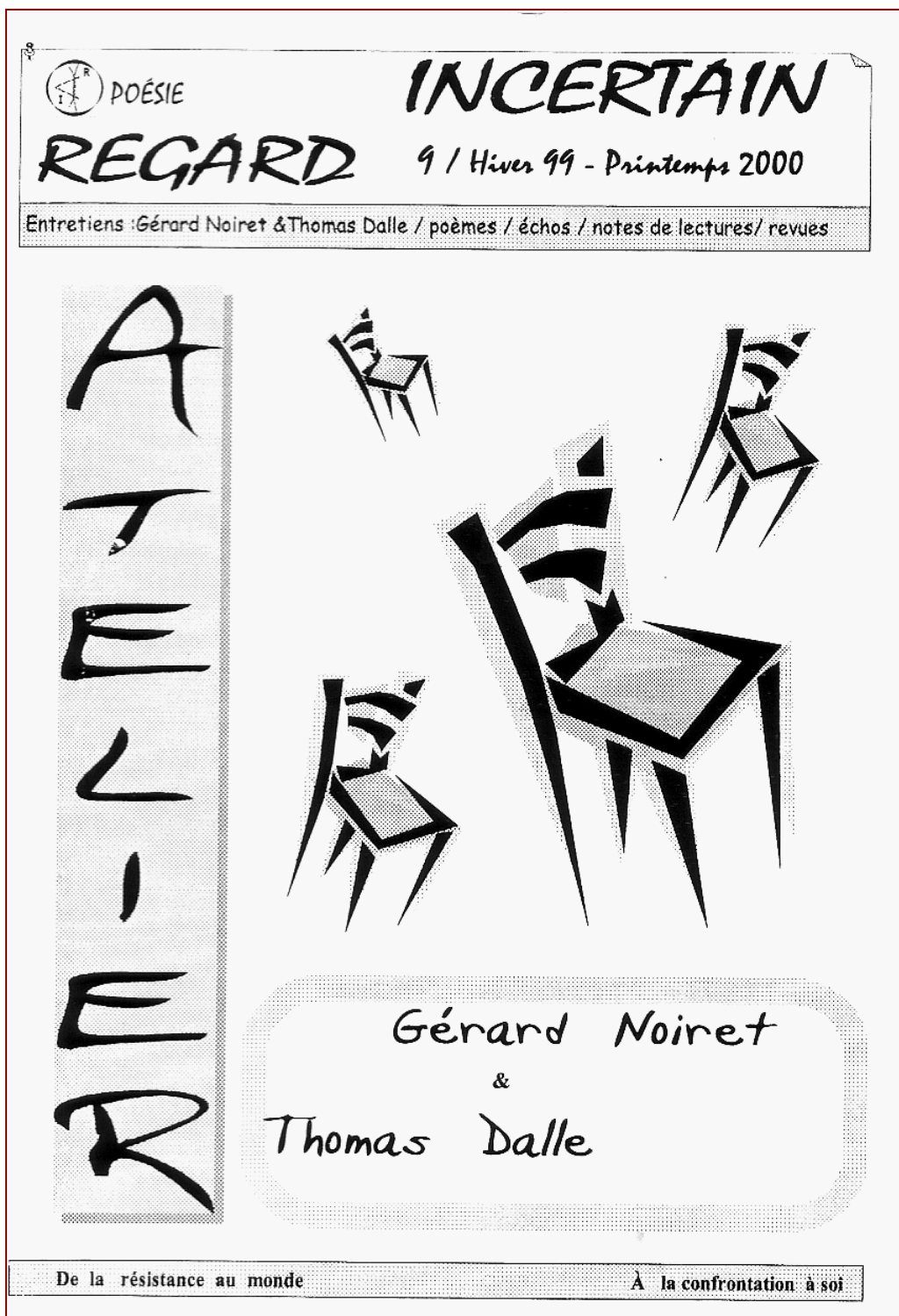
Les cendres du berger
Qui les aime en leur jardin.

Dans son miroir d'eau
Le cormoran surprend
En s'éveillant
L'œil endormi
De son fidèle dinosaure
Il le fait sécher des heures entières
Méditant sur un arbre
Sans pouvoir l'effacer.

Le pinson chante invariablement
Comme avant lui son père
Chanta
Et chanta son grand père
Qui tenait la formule
De son père
Puisqu'un jour Dieu lui répondra
Déchirera pour eux le soleil.

Sous la vague c'est l'amour
Que poursuit le Sanderling
Et quelques vers arénicoles
Puisqu'il faut bien se sustenter
En attendant la fin de l'Histoire

Écris ce mot :
Hirondelle
Songe à tout ce qu'il t'évoque
Ne note rien
Reste avec l'oiseau
Dans la seule clarté de ton regard
Pour terminer le jour.



... Hiver 99 — Printemps 2000. Avec le numéro 9 consacré à un atelier de Gérard Noiret et de Thomas Dalle la parution devient semestrielle. La revue continue d'être gratuite, envoyée sur demande en contrepartie du coût postal ou déposée dans plusieurs lieux du sud des Yvelines...

JEAN-PAUL GAVARD-PERRET

L'INTIME ITE

LA CHAISE

Je n'ai pas été plus proche de quelqu'un que de ma chaise.

Une chaise de bois : pas des paroles sur une chaise.

D'elle j'ai appris le nom dit qui ne contient pas d'Aleph

Ma sombre soixantaine je ne l'interroge plus.

Jusqu'où va la matière ? Qui la pétrit ?,

Il n'y a que le vide à en rendre compte

L'infini se plie parmi les outils

Du grenier où est reléguée toute foi

COMME UNE MESURE

Il a suffi d'un mot
Mais sage
Et le rouge s'est teint.
Vois ma toux.
Tu sais qu'il s'agit de souffrance :
Mais plus on se heurte
À des choses déchirantes
Plus le désir de vivre augmente

LA FAIM

Entre la pomme
Et la peur
La bouche attend.
Quand le fruit touche la langue
Tu peux le guider
Comme l'abeille le miel vers l'obscur.

Cette revue est la version intégrale sur papier du site du même nom. Une façon de toucher deux publics en même temps : les internautes et les lecteurs traditionnels. Ne vous laissez pas tromper par le nom de ce bulletin : son regard n'est pas si ... incertain, en tout cas son goût est sûr. Beaucoup de bons textes au cm2 (une quinzaine de pages), une présentation aérée (1 à 2 textes par page), une structure classique : un invité, un choix de poèmes, l'actualité littéraire, notes de lectures et présentation de revues.

Incertain regard n°7 Les lecteurs se plaignent de la difficulté à se procurer des revues de poésie en librairie. Heureusement, Incertain Regard existe en version complète sur son site. Dans ce numéro, **Hervé Martin** invite **Patrice Delbourg**, édité par "Le cherche midi", prix Appolinaire 1996 pour son recueil *L'ampleur du désastre. : le silence ahuri reste ma seule langue maternelle/ pour tous ceux toutes celles que je n'ai su aimer*. Suivent des poèmes de **Catherine Delamaire**, **Jérôme Habrant**, beaucoup de **Louis-Marie Roussiès**, très inspiré par l'hiver. J'ai particulièrement apprécié ceux d'**Hervé Martin** qui joue avec les mots et la mise en page (difficile à retranscrire ici) : *Par deux/ trois/ groupes/ épars/ hommes femmes/ en chausses/ pour la marche/ le regard/ les arbres/ Reflets*.

Xavière Remacle - Site écris-vains.com

❑ Incertain regard 6

Hervé Martin, B.P. 146, 78515 Rambouillet CEDEX.

Voici une revue qui commençait sa carrière avec des feuilles volantes distribuées dans les bibliothèques. Au salon du Livre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Hervé Martin et moi-même échangeons quelques mots. Je lui dis : pourquoi ne pas faire votre maquette dans l'autre sens et plier la feuille. Avec une agrafe, vous avez une revue. Voilà, c'est fait ! Ce numéro 6 a déjà beaucoup plus d'allure. Hervé Martin ne le sait pas encore, mais il a mis le doigt dans l'engrenage, que dis-je le bras. Bientôt, sa revue aura 100 pages sans qu'il comprenne comment il en est arrivé là. Dans ce numéro 6 un mini-dossier sur Marie Etienne, des poèmes et - surtout - des notes de lecture et des « brèves ». Les ingrédients sont là, dans les bonnes proportions, il ne reste plus qu'à faire lever la pâte.

Michel Héroult - La Nouvelle Tour de feu

INCERTAIN REGARD N° 8

Automne 1999. Trimestrielle. Prix N.C.

Hervé MARTIN

Signalons avec plaisir l'existence de Incertain regard, revue proche par la présentation d'un "fanzine", mais dont la sobriété ne fait que mettre plus en valeur la qualité du contenu. L'invité du numéro 8 est le poète et écrivain talentueux Guy Goffette dont on peut lire quelques extraits de son livre *Éloge pour une cuisine de province* (éd. Champ Vallon). Hervé Martin, responsable de la revue, non seulement signale la sortie de *Aujourd'hui Poème*, mais fait allusion dans son éditio à l'étude de Lionel Ray, "Le procès de la vieille dame", parue dans nos numéros 4 et 5. À lire les poèmes du même Hervé Martin ainsi que ceux de Cussat-Blanc. Notes de lecture, information poétique et sur les revues complètent le sommaire.

B.P. 146, 78515 Rambouillet Cedex

Bernard Mazo - Aujourd'hui Poème

autres revues... autre poésie ?

Pas nécessairement, mais souvent. On sait combien je tente de comprendre et même d'admettre les choix différents des nôtres, mais également combien je me hérise contre les publications quasi obligatoires d'abonnés ou de cotisants. Ce ne fut pas le cas d'**Incertain regard**, dont le n°13 est le dernier, **Hervé Martin** étant contraint de mettre la clé sous la porte, du fait du nombre insuffisant d'abonnés et d'aléas professionnels. C'est dommage: cela commençait à devenir plus qu'intéressant, car cet animateur était rigoureux: ce chant du cygne présente le poète **Benoît Conort**, notre ami **Louis Delorme** pour sa peinture, un bon ensemble de poèmes pour **Isabelle Guigou** et de lui-même, ainsi qu'une bonne étude sur la poésie métisse par **Jean-Paul Gavard-Perret**. (pour quelques semaines encore BP 146, F 78515 Rambouillet).

Paul Van Melle - Inédit Nouveau

...Treize numéros ...

Incertain Regard. (été 2000). BP 146, 78515 Rambouillet cedex. Mèl : incertain-regard@chez.com

L'invité, c'est Paul Louis Rossi. Un poème dès la couverture. Commentaires d'Hervé Martin et un choix juste de textes courts. Puis, J. Brossard, L. Delorme, V. Meyer, R. Nadaus, L. Padellec. Chroniques et notes très riches.

Yves Boudier - Action poétique

INCERTAIN REGARD

(B.P. 146 - 78515 Rambouillet Cédex - Responsable de la publication : Hervé Martin)

Cette revue trimestrielle avait été signalée et présentée dans le n° 90 de *Résurrection* (2° trim. 2000)

Elle s'est développée depuis lors, passant de vingt-huit à cinquante pages, tout en restant claire, bien composée et structurée.

Le n° 11, daté de l'hiver 2000 - 2001, s'ouvre sur un beau poème d'Yves Bonnefoy et sur une présentation du dernier recueil de cet auteur, Début et fin de neige, publié au Mercure de France.

En éditorial, le directeur s'interroge avec lucidité sur l'éternel problème de la création lyrique, qui ne peut pas ne pas tenir compte de l'immense patrimoine accumulé depuis plus de deux millénaires, ni des innombrables contraintes du présent... Il conclut que pour chacun, malgré tout, la poésie « peut être ce chemin que nous ouvre l'écriture, ce chemin, intime, offert en partage ».

Parmi les poètes publiés ici figurent notamment Rémi Faye et Bernard Grasset ; parmi les chroniqueurs, Louis Delorme qui voit dans le vrai poète une « figure de proue » ; parmi les critiques, Hervé Martin qui rend compte de quelques recueils et de nombreuses revues.

Georges Sédir - Résurrection

Incertain Regard (N° 12) - Hervé Martin - BP 146 - 78515 Rambouillet Cedex

Cahier de 44 pages, format 15x21, agrafé, très lisible. Editorial par le responsable, intitulé : "La part de l'ange". En figure de proue : Marie-Claire Bancquart - Analyse de son ouvrage "La Paix saignée précédé de Contrées du corps natal" par Hervé Martin. Dans les 16 pages de "Poèmes" on relève les noms de J.P. Gavard-Perret, Francine Gurégghian-Salomé, Hervé Martin. Pour les chroniques : "La poésie et le féminin" par Martine Morillon-Carreau et "Internet et poésie" d'Emmanuel Hiriart. Notes de lectures par Louis Delorme, E. Hiriart, Gérard Paris, Christelle Renault et H. Martin qui se charge également de la rubrique revues. Une petite équipe dévouée à la poésie et qui mérite d'être encouragée.

Michel Martin - Le Cerf-Volant

... et quelques recensions ...

nos mères de pierre

(extraits)

Renée, mon aïeule, devrais-je te dire que je t'aime ou est-ce autre chose. Tu m'attires, m'empêches de dormir. Je te sens, chaque nuit, passer ton souffle sur mon corps, tu restes plus ou moins longtemps, à me regarder, à m'effleurer et tu finis par pleurer. Tes plaintes, tantôt murmures, tantôt minces sanglots s'immiscent entre tes lèvres. Souvent j'entends l'orage, la tempête se déchaîner avec éclairs, tonnerre, pluie battante, torrents, boue et sang. Je t'entends Renée et ta douleur. Je vois ton visage se déformer, ta bouche crier et ton cœur jaillir, doucement puis à gros flots. De ta bouche s'écoule la rivière de ton corps, de tes peines, de tes souffrances. D'abord une rivière lente et fluide puis torrentielle, épaisse, nauséabonde, remplie des objets de ta vie quotidienne, de ta maison délabrée, de quignons de pain, des restes de nourriture. Des gens passent aussi, parfois avec un bras levé, d'autres sont déjà morts, flottants comme de gros morceaux de bois, aussi des enfants, des enfants qui pleurent leurs parents, des nourrissons, des cercueils, petits et grands.

Qu'as-tu fait de ta vie Renée ? Tu t'es laissée aller, ainsi à crier, mourir entre les pierres et tu continues encore après des années à venir nous hanter de tes peurs, de ta vie, de ta mort. Tu n'es d'ailleurs pas vraiment morte Renée, tu n'as jamais pu être morte, tu as continué ta vie dans le sang de toute ta lignée, de humbles travailleurs, généreux, solidaires et pieux. Ils ont gagné leur vie de leurs mains, ont construit leurs maisons. Ils sont allés chaque dimanche à l'office prier Dieu, prier pour effacer tes peines, pour que tu sois pardonnée et que tu puisses reposer en paix. Ils ont prié pour tous les pêcheurs et pas seulement pour toi. Ils ont veillé dans les églises, Dieu les a veillé aussi de sa présence en eux, Dieu t'a veillé aussi même si tu ne l'as pas cru. Tu t'es sentie abandonnée comme un petit enfant privé de père et mère. Abandonnée par ce tout puissant jusque dans ta mort. Quelqu'un t'a-t-il tenu la main pour te dire que tout irait bien ? As-tu pu seulement entrevoir une lumière sur ton lit de mort, ton lit de pierre où tu crachais du sang mêlé à tes larmes asséchées ?

Tu n'as pas de crainte à avoir, Renée. Tes enfants, leurs enfants et ceux qui ont suivi, ont toujours eu foi en leur sainte mère. Ton nom n'a jamais été vraiment relégué à travers les générations, c'est seulement aujourd'hui après des recherches

passionnées que je le rappelle enfin, Renée. Tu es morte, le plus petit de tes enfants, Jean, n'avait que trois ans. Trois ans, que c'est tôt pour ne plus sentir l'odeur de sa mère ni entendre sa voix chantonner des berceuses le soir. A trois ans, mes filles ont toujours besoin de moi. Je les lave, les coiffe, les habille, les porte dans mes bras. A trois ans, ton fils, mon aïeul, a dû se débrouiller sans sa mère, morte un jour de ses trois ans. La même année, il a aussi perdu son père, un soir de Noël. Tout cela est inscrit dans les registres. Le jour de ta mort, le jour de la mort de Jean, ton mari. Que s'est-il passé pour que vous mouriez tous les deux la même année, à deux mois d'intervalle ? Tu es morte un jour d'octobre 1817, Jean est mort le soir de Noël 1817. Sur le registre, l'heure et le lieu de vos morts sont également inscrits. Tu es morte à Quimper, Jean est mort à Briec, chez vous, dans votre maison. Pourquoi n'y es-tu pas morte aussi dans ta maison ? Que faisais-tu à Quimper ? Y étais-tu en promenade, en affaires, en visite, à l'hospice ? Renée, les témoins de ta mort sont indiqués sur le registre. Qui sont-ils ces témoins ? L'un a un nom qui sent la viande et le sang, Le Boucher. Ce mystère, celui de ta mort à Quimper en 1817, une époque où on ne se déplaçait que de manière occasionnelle. Une époque où l'on mourrait facilement de maladie, de dysenterie, de froid et de faim. Une époque où on n'hésitait pas à couper la tête aux malfrats et autres brigands. Et ton homme, Renée, de quoi a-t-il succombé ? A-t-il eu une maladie, s'est-il fait abattre, a-t-il eu un accident, est-il mort de chagrin pendu à une poutre et les pieds se balançant dans le vide ?

Qui as-tu été Renée ? Tu as tes secrets, tes joies, tes peines, tes imperfections que je ressens maintenant vibrer dans l'ensemble de mon corps, tant tu es présente encore aujourd'hui de ta vie d'antan. Ta vie, celle que je n'ai pas eu et que je n'aurai jamais. Sans en avoir vraiment tous les tenants et aboutissants, je perçois petit à petit ta vie douloureuse. Je la perçois en noir et blanc ou en couleur. Ce ne sont jamais des couleurs vives et le linge paraît sale. Dans ta vie y a-t-il eu d'autres couleurs que le gris de tes yeux, le bleu de ceux de tes enfants, la blondeur de leurs têtes ? Peut-être y a-t-il eu du sang, rouge et épais. Peut-être y a-t-il eu du blanc aussi, celui dans lequel on repose les morts sur la table de la grande pièce dans chaque maison. J'imagine aussi les champs de blé et de maïs. L'herbe où tu te roulais enfant. Le bleu parfois dans le ciel et le soleil des jours sans grisaille. Je te vois enfant dans ton habit du dimanche, ta jolie petite coiffe qui avait appartenue à ta mère. Les carottes que tu épluchais avec elle pour la soupe. Je commence à percevoir toutes ces couleurs Renée et à te regarder te promener dans ce paysage qui fut le tien. Car oui Renée, il y en a eu des couleurs dans ta vie, jusqu'au rouge qui te colorait les joues.

Tu allais Renée, par des sentiers qui n'existent plus et je t'imagine aller, dandinant avec tes gros jupons, ta coiffe et tes sabots. Devant toi, sautillait ton

grand garçon, Pierre, et dans chaque main tu tenais un autre de tes enfants, Mathias et Jean. Dans ton ventre, un autre enfant à naître, pour bientôt peut-être. Derrière toi, les enfants que tu n'as pas eu, ceux qui ont dévalé les rivières de ton sang et ceux qui sont nés puis morts tout aussitôt. Pour ces derniers, a été inscrit sur le registre « Anonyme G. » avec une date, une heure, des témoins et la signature de ton homme. Tu as eu aussi d'autres enfants morts en grandissant, emportés par la maladie, le froid, la faim peut-être ou un accident malencontreux. J'entends parfois dans mes rêves un enfant crier au fond d'un puits, un enfant presque un adolescent, peut-être ton premier Jean, remplacé par celui qui continuera d'enfanter ceux qui enfanteront et poursuivront l'enfantement jusqu'à ce que l'on m'enfante moi aussi.

Tu pleurais tes enfants morts Renée, mais tu le faisais en cachette ou au fond de ton corps. Tu n'avais pas le droit de pleurer Renée, cela ne se faisait pas. On t'aurait dit que des enfants naissaient, d'autres pas, que d'autres mourraient dans leur jeune âge ou avant de se marier. Mais tu ne pouvais t'empêcher de pleurer ces enfants que tu avais prénommé, ceux qui n'ont eu de prénom qu'Anonyme et ceux que tu as évacués par le sang. Cela te semblait démesuré de pleurer à ciel ouvert alors tu t'es mise à pleurer à l'intérieur et à donner des prénoms à ceux qui n'en avaient pas eu plutôt que de les évoquer par des numéros, Anonyme un, Anonyme deux, etc.

Dans son cœur, ta mère, Renée, a pleuré aussi les enfants qu'elle n'a pas eu ou perdu. Elle a pleuré tes jeunes frères devenus des anges à quelques mois à peine. Elle a pleuré ta sœur aînée emportée par une angine de la poitrine. Elle a pleuré ta sœur qui a porté ton prénom et qui est morte avant ta naissance mais dont jamais personne n'a reparlé. Elle a pleuré aussi les enfants morts des voisins. Ton amie de jeux allongée dans sa robe du dimanche sur la table recouverte d'un drap blanc. Il y avait des fleurs pour tous les morts et quelqu'un pour les veiller. On les gardait trois jours, à la fin venait les mouches et l'odeur des fleurs ne recouvrait pas tout. Les morts fallait alors les porter en terre et ne plus jamais en parler. Ton amie d'enfance t'a beaucoup manqué. Tu n'en as plus eu d'autres ensuite. La peur de les perdre, qu'on leur passe leurs plus beaux habits pour les allonger sur un drap immaculé. De ton amie, tu as gardé le meilleur et longtemps tu as rêvé qu'elle n'était pas morte. Tu te réveillais en sueur et l'appelais dans l'obscurité. Alors tu la revoyais, allongée sur la table, les mains jointes sur sa poitrine, les grains du chapelet entre ses doigts et le blanc éclatant du drap dont on l'avait bordée. C'était son visage qui te revenait toujours, un demi-sourire figé pour l'éternité et ce rose qui avait disparu de ses joues. Tu étais restée longtemps à la regarder dans un coin de la pièce. A force tu croyais que sa poitrine se soulevait, que son cœur n'était pas vraiment arrêté. Tout compte fait, c'était ton cœur que tu entendais battre aussi fort. Ton cœur qui montait toujours plus haut dans ta gorge, jusque dans tes yeux.

Tu sais Renée, les mères d'aujourd'hui ont toujours peur de perdre leurs enfants. Tout est médicalisé, nous sommes vaccinés. Nous ne mourrons plus de ces mêmes maladies. Et pourtant nous continuons d'avoir peur. Comme un héritage reçu de nos aïeules. Je me souviens à chaque fois que j'ai été enceinte, j'allais régulièrement vérifier que je ne saignais pas, je guettais le moindre mouvement dans mon ventre, et m'inquiétais lorsque rien ne semblait bouger à l'intérieur. Je n'ai jamais perdu de fœtus Renée, mais cette angoisse de les perdre était comme un cri dans mon corps. A la moindre alerte, je me décomposais. Après toi Renée, tes filles ont continué de perdre des enfants. Mon père a perdu sa petite sœur, renversée par une voiture. Elle avait sept ans. Ma grand-mère ne s'en ai jamais vraiment remise. Elle s'est mise à faire des choses étranges et a finit par tomber dans la démence. A l'adolescence, elle avait perdu son frère Charles, noyé dans une mare épaisse et sale. Je me souviens lui rendre visite et elle ne me parlait que de la page « funérailles » du journal local. Je ne comprenais pas pourquoi ma grand-mère ne parlait que de ceux qui étaient morts ou de ceux qui se mourraient. J'avais sept ans, elle me parlait sans cesse de sa propre fille, décédée au même âge. Tu n'as pas connu les voitures Renée, ces engins à moteur. Je les redoute tant, presse la main de mes filles dans la rue et je panique si elles s'écartent de moi sur un parking. Ma grand-mère m'a transmis sa douleur et sa grand-mère lui avait déjà transmis la sienne. J'ai perdu mon amie d'enfance aussi Renée. Pourtant je ne suis pas allée la voir dans le tiroir à la morgue. Je ne peux te dire si on lui avait mis ses plus beaux habits, si autour de ses doigts on lui avait passé les bagues qu'elle aimait tant. Je ne suis pas allée lui dire au revoir Renée. Cette peur qu'on a des morts. Longtemps j'ai attendu qu'elle me téléphone, qu'elle vienne frapper à ma porte. Elle ne l'a plus jamais refait. Je n'ai pas voulu ce deuil Renée, je ne me suis pas imaginée qu'elle pouvait encore respirer sur son lit de mort, je n'ai pas voulu qu'elle soit morte, j'ai continué comme si cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Un jour j'ai fini par l'enterrer, après l'avoir longtemps attendu. Cela m'a demandé un effort considérable car au commencement je ne trouvais pas les mots pour le faire. Je ne trouvais pas les mots qui pouvaient exprimer autant ma douleur et mon incompréhension. Au fond de moi, s'exprimer sur la mort ce n'était pas naturel. Depuis des siècles, les morts on nous a dit de les oublier, de ne pas en parler, de ne pas vivre avec. On nous a dit de les enterrer et de ne pas les pleurer. C'est ce que l'on t'a dit de faire Renée. Tu n'as pas eu le droit de pleurer tes morts.

Tu es née parmi les morts, Renée. Le jour de ta naissance la sage-femme t'a ondoyée. Au dehors, les gens tentaient de survivre à une épidémie de choléra, ce n'était pas sûre que tu puisses vivre. Parvenue avant terme, bleue, il a fallu te taper dans le dos pour que ton premier cri jaillisse. La sage-femme t'a mis de l'eau sur la tête et ainsi t'a protégée en attendant que le prêtre te verse l'eau du baptême. Ta mère t'a enveloppée dans un linge propre et t'a tenue tout contre elle. Tu buvais

son lait avec un grand bruit de succion et de déglutition. Ta mère avait de l'amour mais ne devait pas le laisser paraître, ni s'attacher de trop. Ces mères de pierre, la peau de leur visage était dure et leurs yeux ne brillaient pas comme les yeux des mères brillent aujourd'hui, de bonheur ou de peine. Ta mère est restée allongée près de toi à te nourrir, un jour ou deux, le temps de se remettre à marcher. Elle a repris son travail de culture avec toi attachée sur le dos, ne s'arrêtant que lorsqu'il le fallait pour te nourrir. Les autres femmes prenaient le temps de relever la tête et de lui adresser un petit sourire. Elle travaillait des heures durant dans les champs, à faucher, ramasser, arracher. Quand elle rentrait au logis, à la nuit presque tombée, ses autres enfants l'avaient déjà rejoint dans les champs. Elle rentrait et c'était pour faire le pain, la soupe. Après le repas vous vous blottissiez les uns contre les autres, et vous n'aviez pas froid dans cette petite demeure de pierre. Le père, se relevait la nuit réveiller le feu, y ajouter une bûche ou deux. Au petit jour, fallait retourner aux champs. Ainsi de mois en mois, tu as poussé Renée.

[...]



POÉSIE

INCERTAIN

REGARD

ÉTÉ 2000

Paul Louis Rossi - Cose Naturali / poèmes / chroniques / notes de lectures / revues

UN POÈTE :

Paul-Louis Rossi

COSE NATURALI .

Natures inanimées

(et de vos possessions...)

Et de vos possessions... Nommez les cinq sens les
quatre saisons l'odorat nommez les
Yeux la lumière l'oreille nommez les
sons la musique la douceur de la
Peau *Oh ! fous* nommez le corps entier *le bout des*
doigts avant qu'il ne devienne
Froid nommez le goût la faim les couleurs et les
fruits l'or de l'automne nommez la
Beauté contre le vent qui la disperse
n'en laisse rien que les branches
Nues nommez
les
saisons...

© Editions Unes

De la résistance au monde

À la confrontation à soi

...Un choix éditorial fut de proposer en *Une* de chaque numéro une lecture de poème. Ici un poème extrait de *Cosé naturali* de Paul-louis Rossi. Avec la rubrique *Un poète*, une note de lecture accompagnait la découverte du livre...

LYDIA PADELLEC

Baigneuses à la tortue

D'après le tableau éponyme de Matisse (1908)

I.

Le bleu, encore le bleu
Eclabousse la toile –
Un bleu nuit assombrit le ciel
Mais est-ce vraiment la nuit ?
L'outremer est calme
Aucune vague ne vient troubler
La surface lisse de l'eau
Le bleu turquoise semble irréel
Est-ce un tapis d'herbes
Ou le sable mêlé de mer ?
Une clarté un peu lunaire
Jaillit de trois corps nus
Trois femmes comme
Suspendues hors du temps
Dont le regard est tourné
Vers une *petite chose*
Couleur de sang

II.

La femme debout
Pourquoi tremble-t-elle ?
Les ongles dans la bouche
Les yeux sombres et fixes
Et son air de méduse pétrifiée
Tout en elle respire la peur
La peur d'une tortue ?
Croit-elle que – Apollon
Après la belle Dryopé
Soit revenu sous cette forme
Pour la séduire ?
Sous son épaule gauche
Au niveau du cœur
Une blessure ouverte
Saigne encore

III.

Parcours de frissons
Le dos de la femme assise
Se courbe un peu plus
La tête penche davantage
Vers sa poitrine
Et ses mains protègent
Son pubis –
Elle est dans sa bulle
Comme un fœtus
Muette au monde

IV.

Accroupie la femme sans visage
Brille de sa pâleur charnelle
Et le soleil a pris sa chevelure
En otage –
Son corps de nymphe
Replié comme un œuf
Ne laisse voir qu'un pied informe
Et un bras tordu un bras tendu
Vers cette *petite chose*
Si effrayante –
Ne mérite-t-elle donc pas un regard
Cette tortue cet autre
L'étranger échoué sur le rivage
D'un pays inconnu ?
La femme tend le bras
Dépasse sa peur
Et c'est le premier geste
La main tendue
L'offrande du pain
Le premier geste
Avant la caresse

Benoit Conort

nos prénoms disparus qui se souviendra de nous un soir
 quelqu'un se penchera regardera ce quelqu'un est âgé
 comme nous il s'efface et nos ombres s'enfoncent
 à reculons au corridor des siècles tout au fond de l'oubli
 enfer des bibliothèques qui sombra entre vos rayonnages
 n'ayant jamais
 vécu le reste de son âge ayant blanchi ses tempes aux
 lampes de solitude ayant
 rêvé sa vie n'ayant jamais
 vécu ses rêves sinon en rêve
 usé trop usé de cette usure que les années dévorent
 le corps le cœur à vau l'eau le cœur le corps
 ce sont lambeaux d'usure lents baux d'usure
 nous mourrons je le sais il le faut bien nous mourrons
 nous mourrons nous aussi
 à notre tour sans avoir le temps
 de crisper sur le drap notre main amaigrie
 sans avoir comme dans les films le temps au ralenti
 de dire quelques mots ils resteront coincés
 dans notre gorge comme ils se penchent essayent de
 savoir ce que l'on entend
 à l'instant qu'importe il nous emporte

in cette vie est la nôtre © Edition Champ Vallon

De la résistance au monde

À la confrontation à soi

...Le dernier numéro paraît en 2002 avec le livre de Benoît Conort, *Cette vie est la nôtre*.
 Après cette date Incertain Regard poursuivra son action éditoriale sur Internet en édi-
 tant des poètes et en proposant des notes de lecture. Depuis 2009 sous forme de cette re-
 vue numérique Incertain Regard reparaît. L'aventure se poursuit...

HENRI CHEVIGNARD

Précipitations

Averse

C'est l'heure du joug qui sonne
et l'averse est son alliée
l'heure des multitudes
échines contraintes
oublieuses déjà des harmonies rêvées

Et le poing s'est ouvert
pour que ces hautes vérités d'acier
retournent à leur fourreau

Dénués de raison
les songes caracolaient
montés par un verbe éthéré
par-delà les landes cheveux au vent

Ces bandes sans ennemi
filaient jusqu'à l'étoile ultime
amassant des trésors de terre et de poussières

Quand bien même la rose courberait l'échine
et même si la clématite
comme un capucin soumise
subit le fouet à chaque goutte
même si les coups tombent
mettant à bas tout le jardin
à l'abri le chat en pressent le bénéfice
il devine la poussée
qui s'emparera des sèves demain

Épaisse comme forteresse
la pierre du monastère accepte l'assaut
et presque le souhaite
des bourrasques obstinées
à en saper la grandeur
en fissurer le grès
en déjouer l'ardeur

Pollens

La kora du pays mandingue
miroitements éparpillés
égrène des prénoms d'ancêtres
tirés d'un puits secret
inventorie récoltes
fiançailles couronnements
ou nécessaires crimes
et les graines tournoient s'accéléralant
planètes sans conscience entre des doigts cornés

Et les pieds nus s'envolent jusqu'au ciel
sans autre marelle
que l'ombre des pommiers en fleurs

Le rire des enfants
lance ses éclats de miroirs
dégringole et remonte aussitôt la gamme
des premiers pétales au vent

Pour nous précipiter
l'Enfer peut attendre

Ni Judas au manteau jaune
ni l'étoile pareille cousue en plein coeur
n'ombrageront notre avril
dénué de ce plomb
des quotidiennes bassesses
et hontes de l'Histoire

Devenus météorites
nous aurons même vie
vie de pollens ivres de trajectoires
indirectes et obliques
mus par quelque éternuement

Un gros œil exorbité
à l'autre bout de la lorgnette
ne laissera transparaître aucun sentiment



Claire Criton

RODRIGUE LAVALLÉ

Le voyant dit

« moi de ma peau diaphane

déborde du sang

le long des membres en vase ouvert

pas le mien

plus que n'est mon nom celui de mon père

une valve après l'autre

un souffle après l'un

dans l'inanimée trajectoire du soleil

(lentement descendre sous nos paupières)

rumeurs de mes ancêtres en vase clos

vous chavirez mon corps

sous vos regards de plombs

le couvrez d'opprobre et de flammes

incidentes

mais gardez vous de mon effondrement

ou vous serez ensevelis

un jour si dieu veut

(lentement des cendres sous nos paupières) »

L'APPEL

Paume ouverte

en son mi-lieu

creuse

la glaise du silence

-Instant d'avant l'instant-

Paume déployée

entre deux

ciels

cède

à l'appel des lisières

D.A.F

Prométhée dans ses chaînes, souvent je pense à lui, ton pauvre corps splendide
qui fut bombe et tombeau,
à son linceul noirci,
cathédrale gothique.

Souvent je pense à toi
et à ta ressemblance,
désormais
gargouille de papier retombée en poussière

accoster à ton sommeil
ciel profond bordé de mots

le cœur battant de la nuit te protège
à rebours

tu te ressembles comme
une goutte d'eau
partagée

...

-pierre fendue
de soleil posé-
promises à leur prochaine mue

cristal de tes lèvres
à ma pupille,
incrusted,
taillé dans l'aube lourde.

oublieuses
de leurs vœux nocturnes
comme
l'horizon
la mer ;

le matin fractionné

dans le parc aux biches

de concert les arbres

improvisent leurs croissances

des racines profondes

jusqu'aux plus hauts bourgeons

ils s'ébrouent lentement

et

tressent leur liberté

à nos regards

THOMAS PONTILLO

Puisqu'il nous faut chaque matin
nommer à nouveau ce qui se lève en nous
pour quitter la mort intermittente du monde,
emboîter le pas au bruit,
à la frénésie,
je veillerai tout le jour
aux aurores manquées, au murmure emmuré des villes,
voyageur dont la destinée est l'exil des grands vents...

Puisque je marche derrière les paysages
mais que mon pas n'est déjà plus
et rejoint l'oubli obscur
du temps,
puisque ma main sans cesse doit arrêter
le cours du fleuve et le figer,
puisque'elle doit écrire la fleur
et trembler de n'écrire que son ombre
ou son idée.

Puisque je dois nommer,
donner un nom à l'horizon
qui est plus que le pays de mes pensées,

alors le trait qui à chaque page
révèle la courbe de la barque qui va
par-delà la rive où je suis debout
est lumière ou n'est pas.

Des mots dit l'homme penché sur le livre,
des mots pour conjurer la peur,
 convoquer les branches, les ronces,
les roses du temps...
Des mots dit l'homme aux yeux tourmentés
mais pour quel monde et vers quel lieu ?

Ne désespère pas lui dit l'ange
et vois la lumière qui émane de ces pages :
 les mots sont notre demeure.
La lumière est aussi dans nos mains
 qui pétrissent le pain des jours joyeux.

Les mots à quoi bon si l'on ne peut pas
 habiter la présence du lierre,
 désirer plus que la pierre ?
A quoi bon tant rêver sans pouvoir parler ?
Avoir voulu vivre sans les phrases pour dire ?

Des larmes encore à l'aurore,
sur la plage silencieuse le ciel dévore
un dieu qui erre et que le vent salue.



Claire Criton

OLIVIER LE LOHÉ

Des corps, décortiqués
Corps à corps et
Ame
A bras le corps soustraire son juste-corps
Puis déco rompre son corps sage écorché d'un corset
Corbeau volant ce corps don couronnant la cordillère des anges...
Haut le corps
de corps érection correspondant en accord du
Bas le corps

Ces lignes

de l'homme aux deux mains gauches

de vie

Parlons-en !

Une épissure

se meurt à mi-parcours

renaissance en parallèle

cisaillée divisée

découpée

sinueuse

Ma vie ?



Les auteurs présents dans ce numéro :

Gérard Cartier

Né en 1949 à Grenoble. Ingénieur (tunnel sous la manche, projet Lyon - Turin), poète, coordinateur de la revue électronique de littérature Secousse. Plusieurs livres inspirés par l'histoire contemporaine, dont Alecto! (Obsidiane, 1994, sur la déportation de Robert Desnos) ; Le désert et le monde (Flammarion, 1998 - Prix Tristan Tzara, sur la résistance en Vercors) ; Le hasard (Obsidiane, 2004, sur la guerre d'Algérie et la Palestine). Quelques livres en forme d'autobiographie : Méridien de Greenwich (Obsidiane, 2000 - Prix Max Jacob) ; Le petit séminaire (Flammarion, 2007). Derniers livres : Tristan (Obsidiane, 2010), librement inspiré de la légende de Tristan et Yseut ; et Cabinet de société (Éd. Henry, 2011), recueil de récits en hommage aux saints Lagarde et Michard. Traducteur de La lanterne de l'aubépine (Le Temps des Cerises, 1996) du poète irlandais Seamus Heaney (Prix Nobel 1995). Maître d'œuvre, avec Francis Combes, de l'affichage de poèmes dans le métro parisien de 1993 à 2007.

Henri Chevignard

Né en 1964 en banlieue parisienne, et désormais sarthois au gré d'une vie professionnelle éloignée de toute poésie... Membre, et administrateur de 2003 à 2007, de l'Association Française de Haïku (AFH). Poèmes publiés dans le livre annuel édité par l'association, et dans sa revue trimestrielle Gong. Il en reste un goût de l'ordinaire et une attention à la nature, pour une poésie désormais plus dense, et libérée des formes fixes. Depuis 2009, adhérent de Donner à Voir, éditeur associatif du Mans. Depuis avril 2006, ses « propos sur l'écrit » se trouvent à cette adresse: <http://surduvent.hautetfort.com/> De nombreuses parutions en revue et en recueil collectifs. Poèmes en miroirs, a paru aux éditions Corps Puce en 2009.

Claire Criton

Claire Criton est née en 1959 dans l'est de la France où elle réside. Parallèlement à sa profession de médecin, elle a commencé son exploration artistique par l'univers du noir et blanc en gravure. Rapidement elle ressent le besoin de la couleur et du plus grand format autorisant la libération du geste. Elle aime le corps et savoir que chaque mouvement du pinceau sur la toile peut en modifier la forme et le sens, imbriquant images et émotions, pigments et sensations. Commence alors un long cheminement sur la toile peuplé de doutes mais aussi de moments jubilatoires. Claire Criton grave à l'atelier de gravure des beaux-arts à Nancy tous les lundis, dans le cadre de l'ADEA (Association pour le développement de l'éducation artistique), lieu d'échange avec de nombreux artistes amis. Elle participe actuellement à la Biennale internationale de l'estampe en Lorraine et exposera ses dernières toiles au P'tit Baz'Art, Marché de Noël d'objets d'artistes à Nancy les 15 et 16 décembre. Vous pouvez retrouver son actualité et ses derniers travaux sur <http://claire-criton.fr>

Irène Dubœuf

Irène Dubœuf vit à Saint-Étienne, sa ville natale. Enseignante, c'est en marge de son activité professionnelle dans l'enseignement supérieur qu'elle entre en écriture dans les années 2000 avec la poésie à laquelle elle ajoute, à partir de 2003, les nouvelles. La plupart de ses textes sont récompensés dans les concours. Une soixantaine d'entre eux est publiée en revues et anthologies, parmi lesquelles Soleils et cendre, Voix d'Encre, Multiples, Harfang, Brèves... ou la revue en ligne Ecrits-vains.com. Elle publie Le Pas de l'ombre, chez Encres Vives, en juin 2008. La Trace silencieuse, son second recueil, paraît aux éditions Voix d'encre en octobre 2010. Une suite poétique qui reçoit simultanément les prix Georges Riguet et Amélie Murat au printemps 2011 ainsi que le prix Marie Noel en octobre de la même année. Elle est invitée en juillet 2011 pour des lectures au festival de poésie contemporaine de Massiac (Festival du Grand cèdre) et en octobre 2011 à la médiathèque de Die dans le cadre de l'exposition "Voix d'encre" autour de son recueil La trace silencieuse avec Alain Blanc, éditeur, et Michel Verdet, peintre et illustrateur du recueil. Sa poésie fait l'objet d'émissions sur Radio Altitude à Clermont-Ferrand en mai/juin 2012. En décembre 2012, elle sera l'invitée de Jean-Louis Clarac dans le cadre des Moments poétiques d'Aurillac (Irène Dubœuf et Philippe Jaccottet lus par Isabelle

Peuchiestrade). Irène Duboeuf anime depuis deux ans un atelier d'écriture et intervient à l'Université Jean Monnet (Université pour tous) pour donner des conférences sur la poésie. <http://irene.duboeuf.over-blog.com>

Jean-Paul Gavard-Perret

Né en 1947 à Chambéry, Jean-Paul Gavard-Perret poursuit une recherche poétique et un travail critique sur l'art et la littérature contemporaine. Il a publié des essais - dont "Samuel Beckett, l'imaginaire paradoxal et la création absolue" (Minard), "Eugène Leroy ou les apparitions" - et des livres de textes brefs. Les plus récents "Cyclope", Éditions de l'Atlantique, 2011 et "Labyrinthe", Éditions Marie Delarbre, 2012. Il est critique entre autres sur le HuffingtonPost, Le Littéraire et Arts-Up et travaille les taches d'encre. Jean-Paul Gavard-Perret est membre du comité de lecture d'Incertain Regard.

Cécile Guivarch

Cécile Guivarch est une auteure franco-espagnole née en 1976 près de Rouen. Elle vit à Nantes. Elle anime le site de poésie contemporaine Terre à ciel et fait partie du comité de lecture d'Incertain Regard. Parmi les livres parus: - Terre à ciels, les carnets du dessert de lune, 2006- Planche en bois, Contre-Allées, 2007 - Coups portés, Publie.net, 2009, réédition en 2012- Te visite le monde, les carnets du dessert de lune, 2009- La petite qu'ils disaient, Contre-Allées, 2011 - Le cri des mères, La Porte, 2012

Emmanuel Hiriart

Né en 1966, Emmanuel Hiriart est rédacteur en chef de la revue Poésie/première. Auteur de huit recueils, il figure dans diverses anthologies dont La poésie contemporaine (Jean Orizet, Le cherche midi 2004) et l'Anthologie de la poésie française (Jean Orizet, Larousse, 2007). Il est aussi l'auteur de nombreux articles critiques dans les revues La polygraphe, Nu(e), cahiers bleus, Poésie/première... « ...Emmanuel Hiriart ne « parle pas de ». Il parle, simplement, et de ce qu'il ne sait pas dire, à travers ce mélange d'érudition souriante, d'impertinence, de distance émue et de rigueur sensible qui caractérisent sa poésie, il finit par le faire être. Et c'est alors comme une éclaircie »... Jacques Ancet, Aujourd'hui poème, avril 2006 (à propos de Je voulais grandir davantage) Enseignant en histoire-géographie, Emmanuel Hiriart anime des sorties naturalistes (oiseaux surtout... a coordonné la protection du Busard cendré pour le Nord de l'Eure et Loir et participé à l'inventaire du patrimoine naturel pour le parc naturel du Perche. La poésie ne lui laisse hélas plus guère le temps de pratiquer ses activités naturalistes). Parmi ses recueils: - La pluie danse sur le toit, Éditinter, 1999 - Toi qui viens de la mer, Éditinter, 2000 - Se vanter ne serait pas bien, Éditinter, 2001 - Un jardin manque au poème, AB éditions, tirage limité, avec des encres de Lucien Besson, 2003 - Tante Agatha parle en dormant, Sac à Mots éditions, 2003 - Je voulais grandir davantage, Éditinter, 2005 - La même espérance Éditinter 2007 - Les mystérieux voyages du Soleil et de Notre-Dame la Lune (encres vives, mars 2008) - Les prairies d'Altamira, Éditinter 2008 - Un regard d'enfant, Éditinter 2012. Emmanuel Hiriart a collaboré à Incertain Regard dans la période 1997 - 2002.

Rodrigue Lavallé

Rodrigue Lavallé est né en 1972. Lyonnais d'adoption, il a suivi des études de psychologie avant de démarrer une carrière de formateur et conseiller d'insertion professionnelle, poste qu'il occupe encore actuellement. Il publie des textes dans les revues web Le capital des mots et Voxpoesi. Publications récentes ou à venir: Soc et Foc (anthologie 2012); Bleu d'encre n°28 (décembre 2012); Vents alizés n°1 (janvier 2013)...

Olivier Le Lohé

Olivier Le Lohé, né en banlieue parisienne, vit actuellement dans le quartier de la chapelle à Paris. Du quotidien aux rencontres, l'encre s'exprime en poésie. Sillonnant les rues pour rejoindre le bureau d'étude thermique où il travaille et effleurant les contraintes, il valse entre le blanc de la page et le fond noirci, entre la rime et le jeu de sons, sens. Il est actuellement édité dans plusieurs revues : Comme en Poésie, Xéros, népenthès, Les Tas de mots, Libelle, ainsi que sur

Hervé Martin

Né en 1953 Hervé Martin vit près de Rambouillet. Il est travailleur social. En 1997, il crée la revue Incertain Regard. Collaborateur à Ici é là, il a signé des articles critiques dans les revues Europe et Action Poétique. Durant quelques années il a animé un atelier d'écriture dans un E.S.A.T. auprès de personnes présentant des déficiences intellectuelles et psychiques. Édité en revues, Le Nouveau recueil, Le mâche Laurier, Grèges, Rehauts, N4728... Il est l'auteur de plusieurs livres dont Toutes têtes hautes (2004), et Et cet éprouvé des ombres (2009) parus aux éditions Henry. J'en gage le corps (2011) et l'ouvrage collectif Des poètes dans la nature (2012) sont édités aux éditions de l'Amandier.

Jean-François Mathé

Jean-François Mathé est né en 1950, dans l'Indre. Jusqu'en 2010 il a été professeur de lettres modernes en lycée. À l'exception d'un recueil de poèmes pour enfants (éditions Cadex), il a publié, depuis 1972, 14 recueils aux éditions Rougerie, dont Contractions supplémentaires du cœur (Prix Artaud 1988), Corde raide fil de l'eau (1991), Le Temps par moments (Prix du Livre en Poitou-Charentes 1999), Le Ciel passant (Prix Kowalski 2002), Agrandissement des détails (2007), Chemin qui me suit (2011). Membre du comité de rédaction de la revue Friches, il y publie des notes de lecture sur l'actualité poétique. Nombre de ses poèmes ont paru dans des revues telles que Poésie Présente, la N.R.F., Arpa, Sud, Aujourd'hui poème, Voix d'Encre, Lieux d'être, etc. Certains ont été traduits en espagnol, en allemand, en tchèque et prochainement en occitan.

Taha Muhammad Ali

Né en 1931 dans le village de Saffouriyya en Galilée, sur le site de la ville antique de Sepphoris, Taha Muhammad Ali fut forcé d'émigrer, à l'âge de dix-sept ans, avec toute sa famille, au Liban, après que l'armée israélienne eut assailli son village lors de la guerre de 1948. Un an plus tard, il repassa la frontière : constatant la destruction complète de leur village, il finit par s'installer à Nazareth, qu'il n'a pas quitté jusqu'à ce qu'il s'éteigne le 2 octobre 2011. Les poèmes édités sont extraits de « Une migration sans fin » paru en 2012 chez Galaade éditions.

<http://www.galaade.com/oeuvre/une-migration-sans-fin>

Lydia Padellec

Née à Paris en 1976, elle est publiée dans plusieurs revues (Incertain Regard, N4728, Cairns, Pyro, Spered Gouez...) et une vingtaine d'anthologies en France et à l'étranger dont dernièrement Seulement l'écho (La Part commune, 2010), Nous, la multitude (Le Temps des Cerises, 2011), Correspondances de haïku – France/Japon (bilingue, Biken International, 2011), Enfances, Regards de poètes (Bruno Doucey, 2012). Poète, haïjin et plasticienne, elle crée en 2010 les éditions de la Lune bleue et, en mars de la même année, son spectacle poétique et musical "Sur les lèvres rouges des Saisons". En résidence d'écriture en 2010-2011 à la réserve naturelle de St Rémy-lès-Chevreuse. Depuis 2005, elle anime des ateliers d'écriture (poésie et haïku) et d'arts plastiques (art postal, haïga, collages poétiques) dans les écoles, les médiathèques, les maisons de retraite... Elle a publié La maison morcelée (Le bruit des autres, 2011), La mésange sans tête (Éclats d'encre, 2012), Sur les lèvres rouges des Saisons (éditions de l'Amandier, 2012). Membre de la Maison des Écrivains et de la Littérature (Paris), de l'association des écrivains bretons, de l'Association Francophone de Haïku, de l'AFAH (Auteurs de Haïbun), de Haïkouest. A reçu une bourse découverte du CNL (janvier 2012). Lydia Padellec a collaboré à Incertain Regard dans la période 1997 – 2002. (<http://surlatraceduvent.blogspot.fr/>)

Thomas Pontillo

Thomas Pontillo est né en 1989, en Lorraine. Il enseigne actuellement la philosophie. Plusieurs textes ont été publiés dans les revues Arpa, Libelle, Le capital des mots, Bleu d'encre et plusieurs autres textes dans un recueil collectif paru aux Éditions Flammarion. Thomas Pontillo a publié son premier recueil, Feu Orphelin, en 2012 chez Flamme vives.

Auteurs publiés dans la revue Incertain Regard depuis novembre 2009:

Arielle Alby, Klod Amar, Dimitri T. Anais, Nathalie Bassand, Pascal Batard, Ursula Beck, Françoise Biger, Jacques Canut, Gérard Cartier, Karine Cathala, Henri Chevnard, Fabien Claude-Marie, Claire Criton, Odile Desanti, François Dominique, Irène Dubœuf, Frédéric Eymeri, Fabrice Farre, Rémy Faye, Evelyne Fort, Jean-Paul Gavard-Perret, Mahrk Gotié, Bernard M.-J. Grasset, Nicolas Grenier, Isabelle Grosse, Georges Guillain, Cécile Guivarch, Emmanuel Hiriart, Medeea Iancu, Mireille Jaume, Rodrigue Lavallé, Olivier Le Lohé, Jean-Louis Lebret, Daniel Leduc, Hervé Martin, Jean-François Mathé, Denis Moreau, Taha Muhammad Ali, Roland Nadaus, Michele Ninassi, Florence Noel, Cécile Oumhani, Lydia Padellec, Thomas Pontillo, Bénédicte Radal, Louis Raoul, Jean-Christophe Ribeyre, Serge Ritman, Faustina Rosellini, Patrick Santus, Vicky Sébastien, Harry Szpilmann, Charlotte Urban, Mario Urbanet

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997
Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : <http://www.incertainregard.fr>

Courriel : incertainregard@wanadoo.fr

Parution numérique semestrielle.

Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de:

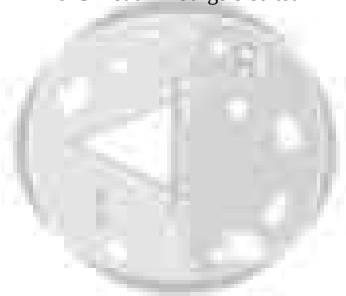
Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret .

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes dans un seul fichier au format txt ou doc.

*... Laisse passer le vent
Sans rien lui demander.
Son sens est seulement
D'être le vent qui passe....*

- Odes de Ricardo Reis - (extraits)
Fernando Pessoa - Poèmes Païens

© Christian Bourgois éditeur



Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Numéro ISSN 2105-0430

Site: <http://www.incertainregard.fr>

Bloc-notes de lecture : <http://incertainregard.hautetfort.com>

Courriel: incertainregard@wanadoo.fr /